

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Robinson Crusoé

Defoe



Extrait de la publication

EXTRAITS

Robinson Crusoé

Defoe

Victime d'un naufrage, Robinson Crusoé échoue un jour sur une île déserte. Seul, privé de tout, il va progressivement organiser sa survie, apprivoiser l'environnement sauvage qui constitue désormais son seul univers et réinventer, à sa manière, la civilisation.

L'ÉDITION

- Parcours de lecture
- La trame narrative du roman : un archétype du récit d'aventures
- La portée symbolique de *Robinson Crusoé* : une allégorie sociale et morale
- Le lien entre l'objet livre et l'horizon d'attente du lecteur
- Groupement de textes : le thème de la « robinsonnade » en littérature (*Vendredi ou la Vie sauvage* de Michel Tournier, *L'Île au trésor* de Stevenson)



Présentation et dossier
par Sébastien Foissier

Robinson Crusoé

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

DEFOE

Robinson Crusoé

Traduction par
PÉTRUS BOREL

Présentation, notes, chronologie et dossier par
SÉBASTIEN FOISSIER,
professeur de lettres

Flammarion

**Le récit d'aventures
dans la collection « Étonnants Classiques »**

DEFOE, *Robinson Crusoé*

JEAN DE LÉRY, *Le Nouveau Monde (Récits de voyage I)*

LONDON (Jack), *L'Appel de la forêt*

MARCO POLO, *Les Merveilles de l'Orient (Récits de voyage II)*

Robinsonnades (anthologie)

STEVENSON, *L'Île au trésor*

VERNE, *Le Tour du monde en 80 jours*

© Flammarion, Paris, 2000.

Édition revue, 2013.

ISBN : 978-2-0813-0815-2

ISSN : 1269-8822

S O M M A I R E

■ Présentation	5
Un homme « affairé »	5
L'œuvre	8
■ Chronologie	17

Robinson Crusoé

■ Dossier	183
Que vois-je à l'horizon ?	185
Au fil du texte...	186
Un autre Vendredi	195
Un autre Robinson	197
Pour en savoir plus et approfondir sa lecture	200

PRÉSENTATION

Un homme « affairé »

Daniel Foe naît à Londres, en 1660. Sa famille est originaire des Flandres, et son père, James Foe, tient une fabrique de chandelles dans un quartier populaire de la capitale. Dans une Angleterre en proie aux conflits religieux, le jeune Foe, issu d'une lignée de presbytériens¹ qui rejettent la religion officielle, l'anglicanisme, ne peut fréquenter les universités. Son père l'envoie donc en 1673 à l'académie du presbytérien Morton, le futur fondateur de Harvard. Là, Daniel prépare une carrière toute tracée par son entourage : il doit devenir pasteur. Mais, poussé par l'ambition, il désobéit : il s'affranchit pour se faire marchand, et se marie en 1684.

Un homme d'affaires raté

Daniel Foe voyage, gagne sa vie de négoce et s'engage dans l'effervescence politique de son pays, notamment en rejoignant les opposants à l'accession au trône de Jacques II, roi catholique. Dans les premiers temps de ses affaires, notre auteur connaît une assez bonne fortune financière. Son mariage avec la fille bien dotée d'un importateur de vins lui a procuré un capital qu'il fait fructifier. Il étend son activité au commerce de gros, à l'international, aux assurances. Mais, en 1692, il subit sa première banqueroute. Ruiné et menacé d'emprisonnement, il travaille, dans l'industrie

1. *Presbytériens* : apparentés aux puritains, les presbytériens étaient des protestants opposés en Grande-Bretagne à l'Église anglicane, Église officielle du pays depuis qu'en 1534 le roi Henry VIII s'était déclaré chef de l'Église d'Angleterre.

des tuiles, à rétablir sa périlleuse situation financière. C'est peine perdue. L'homme d'affaires raté connaîtra une deuxième faillite en 1703, un nouvel échec en 1724, et mourra le 26 avril 1731, criblé de dettes.

Une carrière politique tortueuse

Homme « d'affaires », au sens politique du terme, Foe le devient par nécessité. Pris à la gorge par sa banqueroute de 1692, privé de réelles ressources et d'autonomie financière, il doit trouver les appuis qui lui permettront de survivre, au gré des tourmentes politico-religieuses de son époque. Sous Guillaume III, roi constitutionnel successeur de Jacques II, l'homme, qui affiche des sympathies *whigs*¹, se bâtit une réputation de journaliste redoutable. Par la suite encore, les mains de tous les pouvoirs se tendront pour s'attacher les services de ce pamphlétaire véhément.

Ainsi, en 1702, alors que l'avènement de la reine Anne annonce la disgrâce des presbytériens, Defoe² publie un de ses plus célèbres textes polémiques, *Le Plus Court Moyen d'en finir avec les dissidents*. Ce pamphlet ironique lui vaut des poursuites judiciaires, mais lui gagne le soutien populaire.

Le secrétaire d'État Harley, un ancien *whig* venu aux *tories*, comprend bien quel bénéfice il y aurait à tirer d'une telle plume. On libère Defoe qui, pour prix de sa délivrance, entre au service de Harley et de la cause *tory*. En réalité ses fonctions ne diffèrent guère de ce qu'elles étaient sous Guillaume III : agent de renseignements et brillant journaliste de propagande.

Ce revirement politique a pu longtemps être reproché à Defoe, mais c'est oublier que l'écrivain, *tory* par nécessité, demeura toujours dans le

1. Les *whigs* incarnaient au XVII^e siècle un courant politique opposé à la monarchie absolue de droit divin et favorable au parlementarisme. Ils étaient opposés aux *tories*, partisans de l'absolutisme royal.

2. L'écrivain a ajouté le préfixe « De » à son nom en 1695.

fond attaché aux idéaux *whigs*¹. Et c'est à ce premier parti que Defoe revient en 1715, au début du règne de George 1^{er}, dans les mêmes conditions qui l'avaient conduit à le quitter. Sa plume calomniatrice sèche alors en prison. Cette fois, ce sont les *whigs* au pouvoir qui lui rendent la liberté, en échange évidemment des services qu'il sait si bien rendre. Dans cette nouvelle carrière qui correspond à ses compétences et à ses opinions premières, le pamphlétaire mordant est agent double infiltré chez les *tories*.

Un écrivain proluxe

Daniel Defoe fut un journaliste extrêmement proluxe. Sa plume est son arme et, bientôt, la source de ses revenus. La somme bibliographique de ses productions politico-économiques comprend plusieurs centaines de titres. Mais c'est la fiction romanesque qui le conduit, sinon à la richesse, du moins à la postérité.

Defoe n'entame que tardivement sa carrière d'écrivain. Il a cinquante-neuf ans lorsqu'il donne, en 1719, son premier roman. L'œuvre, *Robinson Crusoé*, est un coup de maître. La première partie, qui fait l'objet de notre édition, est intitulée *The Life and Strange Surprising Adventures of Robinson Crusoe, of York, Mariner*. Elle connaît un succès considérable et immédiat, comme en témoignent les traductions et les éditions pirates. Elle est suivie la même année de *The Farther Adventures of Robinson Crusoe*, qui mènent le héros jusqu'en Russie. Puis, comme le succès ne se dément pas et que l'auteur est dans le besoin, une troisième partie voit le jour en 1720, sous le titre *Serious Reflections during the Life of Robinson Crusoe*. Cette année-là paraissent également *Life and Adventures of Duncan Campbell* et *Captain Singleton*. Deux ans plus tard, l'intarissable publie *A Journal of the Plague Year* (*Journal*

1. C'est ce que souligne Serge Soupel dans son Introduction à *Robinson Crusoé* (GF-Flammarion, 1989, p. 12). Nous renvoyons en général le lecteur à cette préface richement documentée.

de l'année de la peste), Colonel Jacque, puis *Moll Flanders*, l'un de ses plus célèbres romans. Il ne cessera d'écrire jusqu'à sa mort.

L'œuvre

Les sources

Le roman, dont on sait la fortune littéraire jusqu'au ^{xx}^e siècle, appartient au panthéon de la littérature mondiale. Il constitue aujourd'hui encore une référence livresque incontournable pour la jeunesse qui se trouve séduite par l'exotisme des aventures du naufragé et l'ingéniosité qu'il met à créer un confort dans sa solitude.

La première partie du roman de Daniel Defoe raconte *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé, marin natif de York, qui vécut vingt-huit ans sur une île déserte de la côte de l'Amérique près de l'embouchure du fleuve Orénoque, après avoir été jeté à la côte au cours d'un naufrage dont il fut le seul survivant, et ce qui lui advint quand il fut mystérieusement délivré par les pirates. Écrit par lui-même*. Cette histoire, qui se donne comme vraie, et écrite par Robinson lui-même, ne l'est en aucune manière.

Robinson n'a jamais existé. Les lecteurs de l'époque ont néanmoins remarqué que ses aventures n'étaient pas sans rappeler celles, tout à fait réelles cette fois, d'un certain Alexander Selkirk, dit « Selkirk », dont les explorateurs Rogers¹ et Cooke² font mention dans leurs relations de voyage. Selkirk était un marin écossais. Il fut déposé sur une île de l'archipel de Juan Fernández à la suite d'un différend avec son capitaine.

1. *A Cruising Voyage round the World*, 1712.

2. *A Voyage to the South Sea, and round the World*, 1712.

Là, il passa quatre années et quatre mois avant d'être découvert le 31 janvier 1709, vêtu de peaux de chèvre, par l'expédition que dirigeait Woodes Rogers. Mais l'anecdote, fort célèbre en son temps et qui sert de base à la trame narrative du roman, n'en constitue pas la source unique, loin s'en faut. L'état de la bibliothèque de Daniel Defoe atteste qu'il était un très grand amateur de récits de voyages anglais et français – où l'on trouve d'autres histoires de naufragés – ainsi que de romans exotiques qui développent le thème de la vie insulaire.

La chronique de malheurs annoncés

Le titre programmatique l'annonce, la lecture le confirme, c'est un bien étrange et surprenant destin que celui de Robinson Crusoé. Cet enfant de la petite bourgeoisie naît à York en 1632, à l'abri du besoin. Il jouit de tous les soins et de la bonne éducation que peut lui procurer une famille qui le destine à devenir avocat. Mais Robinson a un démon qui le prédispose à l'aventure. Mû par une inclination sourde, tenace et mystérieuse de son caractère, il n'envisage que « d'aller sur mer ».

Telles sont sa faute et sa malédiction. L'aventure de Robinson est fondamentalement religieuse et morale. En dépit de l'exhortation raisonnée et « prophétique » de son père qui lui promet une vie de perplexités continuelles au début du roman, Robinson est entraîné à suivre « sa propension naturelle vers un avenir de misère ». Dès l'abord, le schéma narratif est en place. Le roman est la chronique de malheurs annoncés¹. Le style repose sur l'interprétation par le narrateur des événements qui ont été vécus par le personnage Robinson. Une fois le pacte des faux Mémoires conclu avec le lecteur, l'acte d'écriture est un geste de bilan à valeur éducative dans lequel les faits importent finalement moins que leur logique intrinsèque ou celle de leur enchaînement.

1. L'isolement de Robinson est clairement localisé et nous en connaissons la durée. Sur ce point, le titre donne au lecteur un horizon d'attente extrêmement précis.

Une succession de hasards étranges¹, mais qui sont réinterprétés comme des marques de la Providence, précipitent Robinson vers son destin. Il a fauté en abandonnant les siens pour satisfaire son ambition et ses appétits de voyage. Il a ignoré les recommandations de son père pour se fourvoyer dans une vie de débauches, loin de Dieu. Pour cela, il paiera.

La faute

La première partie du roman, avant l'épisode de l'île proprement dit, montre l'endurcissement de Robinson dans sa faute. On distingue trois temps de formation : un « baptême de mer » sur les côtes anglaises, un voyage en Afrique au cours duquel Robinson est fait prisonnier, puis l'installation au Brésil après son évasion. En vain se multiplient les signes qui devraient dissuader Robinson de sortir de son état « médiocre² ». Mais le héros est aveuglé. Conforté dans ses « pensées ambitieuses » par le succès d'un premier voyage en Guinée qui a fait de lui « un marin et un marchand », il réitère pour son malheur l'expérience. Le navire est attaqué et Robinson réduit en esclavage par les pirates de Salé. Ces deux années de servitude constituent un apprentissage de la solitude et le jeune garçon Xury, que Robinson entraîne dans son évasion, annonce le personnage de Vendredi. Après cette épreuve, nous retrouvons Robinson au Brésil, installé en qualité de planteur. Durant quatre ans, il apprend l'agriculture. Le récit marque la pause réflexive du héros confronté à la vanité de ses ambitions. Elles l'ont poussé à s'installer loin de sa famille et de sa patrie, dans cette même « condition moyenne » qu'il a quittée au prix de la désobéissance et de mille dangers.

Mais Robinson, plutôt que de faire amende honorable et de trouver son purgatoire dans sa plantation, accroît sa faute. Il s'engage inconsidérément dans un nouveau voyage pour le trafic d'esclaves à la

1. « Un jour, me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard et sans aucun dessein prémédité... » (p. 34). Ainsi commencent, « malgré lui », les aventures de Robinson.

2. Voir p. 30.

côte de Guinée¹. Puisqu'il s'est endurci dans le péché, la sanction divine n'en sera que plus lourde.

La punition et le repentir

Nous arrivons, « par les degrés logiques », dans la deuxième partie du roman, au temps de la punition et du repentir. À la différence de Selkirk dans le Pacifique, Robinson n'est pas déposé dans son île des Caraïbes. Il s'embarque « le 1^{er} septembre 1659, huit ans après, jour pour jour », qu'il s'est éloigné de ses parents. Il fait naufrage le 30, jour de son anniversaire. La symbolique des dates est indiquée par le narrateur lui-même : « Ainsi ma vie coupable et ma vie solitaire ont commencé toutes deux le même jour. » Les dates de délivrance concordent également. Robinson quittera son île vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours plus tard, soit le 19 décembre de l'année 1686, le même jour du mois qu'il avait échappé à une furieuse tempête sur les côtes anglaises, puis à ses ravisseurs de Salé.

La renaissance

L'entrée de Robinson en solitude symbolise une renaissance. C'est l'occasion pour le pécheur de se repentir par un travail acharné et par la réflexion. Cet épisode du roman est construit sur l'alternance d'intenses périodes d'activité puis d'introspection.

Dans ce monde vierge et neuf au milieu de l'océan, tout est à faire, à repenser. On revient aux temps premiers où la nécessité a force de loi et où l'usage fait la valeur des choses. Le temps n'importe plus. Travailleur, appliqué, ingénieux, Robinson déploie beaucoup d'industrie à façonner son environnement. Il se l'approprie ainsi progressivement en recréant

1. Voir p. 36 : « Mais comme j'étais né pour être mon propre destructeur, il me fut aussi impossible de résister à cette offre, qu'il me l'avait été de maîtriser mes premières idées vagabondes lorsque les bons conseils de mon père échouèrent contre moi. »

un univers familier. La grotte devient cuisine puis entrepôt, magasin, salle à manger, cellier. C'est une somme prodigieuse de travail qui est nécessaire, parce que au départ l'île n'est pas un Éden. La peur hante Robinson qui, face à la nécessité présente et dans l'angoisse de l'avenir, se barricade dans son habitation. Son fusil et sa technologie sont les instruments de sa supériorité. Nous pénétrons dans la dimension mythique du roman, qui symbolise, en petit, le recommencement du monde. Toutes les valeurs y ont été redéfinies selon le critère de l'utilité. Comme l'analyse Marthe Robert, Robinson « est l'homme à tous les stades de l'évolution¹ ». Il bâtit un univers avec les débris de l'ancien, et le mal y est absent tant que l'humanité n'y est pas. Progressivement, à force d'observations et d'expériences détaillées, il acquiert une maîtrise et l'île devient sienne. On voit là aussi, avec James Joyce, l'une des dimensions allégoriques du roman : celle de la colonisation. Robinson est « le véritable prototype du colonisateur britannique », de tout colonisateur, en vérité.

Un parcours spirituel

De la peur à l'apaisement vers une relative félicité, le parcours de Robinson est aussi spirituel. La Providence a préservé le héros pour qu'il se repente et elle multiplie les signes de bienveillance et de menace. Le blé pousse sur l'île par un hasard quasi miraculeux et le sol tremble. Il faudra l'épreuve de la maladie, d'un songe prémonitoire, d'un passage de la Bible ouverte « par hasard » pour que la conscience de Robinson s'ouvre à l'impiété de sa vie passée. Le lecteur vit l'introspection sur le mode dialogique, la conscience a une voix vivante et les résolutions, de doutes en convictions, se construisent sous nos yeux. L'action de repentance est entamée. Désormais, les pensées de notre héros sont dirigées par la lecture des Écritures saintes et la prière. L'anniversaire du naufrage est célébré chaque année avec la plus grande dévotion.

1. M. Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, 1972, p. 146.

Par les efforts conjugués de son esprit et de son industrie, Robinson, ce modèle protestant pour la bourgeoisie anglaise de son temps, accède à une forme de paix intérieure et de sagesse. On lira pour preuve la multitude de conclusions morales qui ponctuent chacune de ses expériences. L'isolement paraît désormais profitable et supportable, meilleur même « que la vie sociale¹ ». C'est le temps de l'harmonie intérieure et d'une communion avec la nature environnante. C'est le temps du plein empire : « [...] je pouvais, s'il me plaisait, m'appeler Roi ou Empereur de toute cette contrée rangée sous ma puissance². »

Robinson, roi en son île, ne se peint pas sans une certaine ironie lorsqu'il décrit sa tenue vestimentaire, ses domaines ou « sa petite famille ». Autosuffisant dans son royaume miniature, il a fait un règne de sa captivité. Il ne manque que de société pour connaître le bonheur, mais le thème est récurrent, obsédant même.

Le retour à la société des hommes

La troisième partie du roman est celle d'un retour progressif à la société des hommes. Après plus de dix-huit ans de solitude – et de soliloque –, Robinson découvre un matin « le vestige humain d'un pied nu empreint sur le sable ». Quel bouleversement de l'esprit traduit le récit ! Avec un art consommé, la narration restitue toutes les phases insidieuses du crescendo de la peur. En la reproduisant, on la produit chez le lecteur³. L'analyse psychologique détaille les appréhensions, pensées, méditations qui pendant des mois submergent le héros. Dépossédé de lui-même, privé de « l'usage des moyens de salut que lui offre sa raison », Robinson retombe en faute quand il se prend à douter. La terreur engendre le réflexe défensif premier et la violence. L'homme de l'île ne chasse plus de crainte d'être entendu, il vit d'élevage et se

1. Voir p. 110.

2. Voir p. 105.

3. Voir sur ce point des passions humaines élémentaires, J.-Y. Tadié, *Le Roman d'aventures*, PUF, 1982.

cache pour faire son feu. Armé jusqu'aux dents, il alterne les rondes et les factions pendant de longues semaines, et médite des projets de meurtre sur les anthropophages qui investissent périodiquement son île. La peur finit par le céder à la raison, avec le temps. Mais l'île, havre clos de paix, s'est ouverte à d'autres, au monde et à la rivalité. L'entrée de Vendredi dans le roman annonce une nouvelle période de la vie de Robinson et le début du peuplement de l'île. C'est la fin du silence, le temps de la communication. Parfaitement soumis à son maître, comme se doit de l'être tout bon colonisé, Vendredi représente, métaphoriquement, un nouvel espace à façonner. Son âge, vingt-six ans environ, ne laisse pas de rappeler celui de Robinson au jour de son naufrage. Dans cette relation d'un père à son fils, pendant ces années de « bonheur subliminaire », Robinson se montre un aussi bon pédagogue que Vendredi est un « écolier » appliqué. La maîtrise technique, des armes notamment, succède à l'enseignement « dans la connaissance du vrai Dieu ». Robinson ne porte pas le moindre intérêt à la langue ni à la culture de son serviteur, mais, à ses côtés, ce misanthrope « réapprend à considérer autrui¹ ». Le petit royaume s'enrichit alors de sujets, tous sauvés par Robinson et soumis à sa pleine autorité. Il devient roi, gouverneur, général. Cette accession à la monarchie absolue peut sembler paradoxale compte tenu de la religion de Robinson, mais on peut y voir des marques d'ironie et de distanciation : ironie sur la liberté de culte accordée aux sujets du royaume, distanciation lorsque Robinson joue le rôle de gouverneur. Plus intéressante en revanche est l'idée d'un retour à une éthique patriarcale, une forme d'accomplissement adulte pour celui dont le péché originel est l'insoumission aux volontés du père. Lorsque l'île vient à se peupler, Robinson, sauveur et père de son peuple, y exerce la fonction de justice avec une autorité quasi divine sur ses sujets.

Maître de son univers, l'homme de l'île a achevé une partie de son parcours personnel et moral. Il rentre au pays, découvre que ses affaires brésiliennes ont prospéré, se répand en bienfaits pour ceux qui ne l'ont

1. M. Robert, *Roman des origines et origines du roman*, op. cit., p. 154.

pas oublié. La vie familiale de ce personnage asexué, qui pendant vingt-huit ans a échappé à la concupiscence de la chair, est évacuée en deux phrases. Seules importent les étranges et surprenantes aventures...

Récit mythique d'un âge d'or, allégorie sociale, nationale et même personnelle, diront les biographes qui comparent la prison de Newgate à l'île de Robinson, la première partie du roman de Defoe est passée à la postérité parce qu'elle offre toutes les lectures et toutes les continuations. C'est une œuvre devenue un modèle susceptible d'expansions. En France, nous retiendrons *L'École des Robinsons* et *L'Île mystérieuse* de Jules Verne, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* et *Vendredi ou la Vie sauvage* de Tournier. Des traits de notre héros se retrouvent aussi dans de nombreux personnages littéraires. Citons Ben Gunn, le marronné¹ de *L'Île au trésor*, ou bien l'abbé Faria, le prisonnier du *Comte de Monte-Cristo*.

On ne se lasse pas de réécrire *Robinson Crusoé*, parce qu'on ne se lasse pas de lire un roman dans lequel on se retrouve. L'œuvre répond aux désirs secrets de l'enfant comme aux rêves de l'adulte, satisfait aux attentes de tous les lecteurs. C'est une image de nous-mêmes que nous renvoie ce roman, une image de notre mal-être dans un monde où il faut trouver sa place, parmi les autres.

Au fond, qui n'a pas souhaité, en voyant ses contemporains et son époque, être Robinson ?

1. *Marronné* : chez les flibustiers, homme jugé coupable d'un crime et que l'on a abandonné en punition sur une île déserte.

CHRONOLOGIE

1660 1731

1660 1731

■ Repères historiques et culturels

■ Vie et œuvre de l'auteur

Repères historiques et culturels

- 1660** En Angleterre, restauration de la monarchie des Stuarts, avec l'accession au trône de Charles II.
- 1661** En France, début du règne personnel de Louis XIV.
- 1662** Acte d'uniformité qui exige l'acceptation par les fidèles d'un livre de prières unique.
- 1665** Grande peste à Londres. Defoe s'inspirera de cet événement dans *A Journal of the Plague Year* (1722).
- 1666** Grand incendie de Londres.
- 1667** Milton, *The Paradise Lost* (*Le Paradis perdu*).
- 1670** Établissement de colonies anglaises aux Bahamas.
- 1673** Mort de Molière.
- 1674** Fondation de la banque d'Angleterre.
- 1679** Le roi Charles II est obligé de consentir à l'élection d'un Parlement. Les candidats se divisent entre *whigs* (opposés à l'autorité royale) et *tories* (légitimistes). Promulgation de l'*Habeas Corpus Act*, texte de loi fondamental pour les institutions anglaises qui protège les citoyens contre les abus du pouvoir royal.
- 1681** Regnard, *Voyage en Laponie*.
- 1685** Jacques II, roi catholique, succède à son frère Charles II, malgré l'opposition des *whigs*.
En France, révocation de l'édit de Nantes.

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.

Composition : IGS-CP.
N° d'édition : L.01EHRN000391.N001
Dépôt légal : août 2013

Extrait de la publication

